

Au service de la réconciliation en Afrique

Depuis 2000, Thomas Ntambu, Congolais établi en Suisse, est l'un des piliers du programme de réconciliation développé par Initiatives et Changement dans la région des Grands Lacs africains. Il se trouve actuellement au Burundi où il travaille à la consolidation de la paix, après des années de guerre civile.



Thomas (4^{ème} en partant de la gauche) au côté des participants à la dernière table ronde burundaise (Caux - avril 07)

FREDERIC CHAVANNE

Changer - Qu'est-ce qui a motivé votre engagement dans ce projet ?

Thomas Ntambu - Dans ma jeunesse, j'ai suivi une formation militaire ; je voulais devenir général, mais je me suis rendu compte que pour y parvenir, il fallait, en plus des qualités requises, appartenir à la tribu du chef de l'Etat, ce qui n'était pas mon cas. Par dépit, je me suis alors engagé dans la lutte contre le régime. Après avoir participé à différentes actions violentes qui n'ont abouti à rien, j'ai commencé à me remettre en question. Nous combattions contre l'autoritarisme du pouvoir alors que le même mal rongait nos rangs. En 1992, j'ai rencontré l'association I&C. Cela m'a permis d'expérimenter le changement avant de le demander aux autres, d'analyser le problème en l'épurant des desseins égoïstes qui me motivaient jusqu'alors.

Ch - En quoi consiste votre travail ? Quelle est la spécificité de votre méthode ?

TN - Nous sommes des facilitateurs dans l'accompagnement du processus de paix, la réconciliation et la négociation. Je dis souvent que nous sommes des « modérateurs de passion ». Par exemple, lors de la signature d'un accord, nous détectons les éléments personnels qui bloquent la validation du processus chez un participant. Nous organisons avec lui des entretiens personnalisés. Quand il s'est exprimé, nous cherchons comment lutter contre sa crainte ; mais c'est à lui de trouver la piste de sortie, nous sommes là pour le guider. C'est une

méthode intuitive et évolutive. Pour consolider la paix, nous avons essayé d'identifier des groupes d'influence : les femmes parlementaires, les anciens présidents de la république, les chefs religieux... Au sein de ces groupes nous organisons des dialogues sur diverses questions sensibles : Comment surmonter la méfiance entre personnes d'ethnies différentes ? Comment combattre le viol ? Sur le terrain, nous pouvons aujourd'hui nous appuyer sur un réseau d'élites dans tous les domaines, ce qui nous ouvre beaucoup de portes.

Ch - Comment assurez-vous votre légitimité de facilitateur auprès de vos différents interlocuteurs ?

TN - Je crois que c'est tout simplement le fait que nous soyons engagés pour quelque chose dont tout le monde ressent le besoin - la paix et la réconciliation - qui justifie notre crédibilité. Il y a beaucoup d'attente que ce soit dans la population ou dans l'élite. Nous leur disons : « Ce monde de paix dont vous rêvez, est possible, c'est à la portée de chacun si nous faisons tous des efforts. » A partir de là, nous obtenons l'adhésion de nos interlocuteurs.

Ch - Qu'est-ce qui est le plus difficile ?

TN - Tout est difficile : entrer en contact avec une personne en particulier ; aborder les questions intimes souvent à l'origine de blocage à plus haut niveau... La question du résultat est aussi très stressante au vu de la gravité de l'enjeu : qu'est ce qui

dit que le grain semé va donner des fruits ? Cette incertitude est difficile à vivre. Avec l'expérience, on apprend que notre action provoque toujours quelque chose, une interrogation. Et puis les liens qui se construisent avec les acteurs locaux sont tellement intenses qu'on ne peut pas les laisser tomber comme ça. C'est de notre responsabilité de gérer la suite. On fait naître un espoir, on ne peut abandonner les gens, c'est une responsabilité lourde à porter.

Ch - Avez-vous des exemples de changements à nous partager ?

TN - On ne peut évaluer réellement le changement que sur soi-même. Je pense qu'abandonner une vision violente pour régler un problème politique et arriver à une vision de négociation comme cela a été mon cas est un changement très significatif.

Ch - En quoi la méthode de non-violence prônée par Gandhi vous inspire-t-elle ?

TN - Gandhi était très attentif, dans sa manière de communiquer, à ne pas utiliser de mots qui pouvaient blesser. C'est ce que nous essayons aussi de faire. Les mots peuvent être très violents et surtout engendrer la violence. C'était un précurseur : il nous faut continuer à développer son concept de non-violence et s'engager pour que cela devienne une démarche de civilisation, une démarche universelle et non plus seulement individuelle.

**Propos recueillis par
Maud Glorieux**